

Étienne Helmer, *Le Dernier des hommes. Figures du mendiant en Grèce ancienne*, Paris, Le Félin, coll. « Les Marches du temps », 2015, 144 p., 19,90 €.

Dans le prolongement d'autres études tournant autour des théories anti-ques de l'économie (*La Part du bronze. Platon et l'économie*, Vrin, 2010 ; *Épicure ou l'économie du bonheur*, Le Passager clandestin, 2013 ; *Diogène et les cyniques ou la liberté de la vie simple*, Le Passager clandestin, 2014), Étienne Helmer propose une analyse des textes sur la mendicité dans la littérature grecque. L'examen ne saurait être exhaustif, tant les occurrences des mots de la famille de πτωχός sont nombreuses (près de 9 000 attestations). L'introduction distingue la mendicité (πτωχεία) de la simple pauvreté (πενία), alors même que, dans l'histoire de la langue, le mot πτωχός finit par désigner le pauvre en général (sens que donne Aristote, qui ne se préoccupe pas de la mendicité, à ὑπέροπτωχος dans les *Politiques* IV 11, 1295b7). Le mendiant se singularise par trois caractères : il erre, il n'a pas de quoi manger, il quémande son repas. Aux marges de la société, il est moralement ambivalent : c'est « un pauvre hère et un parasite » (p. 19), mais aussi, à sa façon, un « maître de vérité » en ce qu'il incarne « une forme vivante du vrai » (p. 21). Il est une « figure politique » qui révèle la société à elle-même, en contrepoint des figures classiques du bon citoyen, du politique idéal et du bon législateur (p. 22).

Dans l'*Odyssée* (chapitre I), Ulysse apparaît à trois reprises sous les traits d'un mendiant : dans le récit de la πτωχεία (chant IV 244-264), pour espionner les ennemis, il s'introduit dans Troie, attifé en mendiant (le terme employé, v. 248, est l'hapax δέκτης « celui qui est susceptible de recevoir », parfois interprété comme un nom propre) ; aux chants VI-VII, défiguré par son naufrage, Ulysse a l'aspect d'un mendiant (le terme πτωχοί, au pluriel, apparaît en VI 208) ; tout au long des chants de la mnestérophonie (XIII-XXI), après qu'Athéna l'a transformé en vieillard pitoyable, et particulièrement au cours de la lutte que lui imposent les prétendants contre Iros, le mendiant attitré de leurs festins (XVIII 1-110), il joue le rôle d'un vagabond. Son accoutrement est ambigu puisqu'il dissimule un héros hors du commun. Dans le reste de la poésie archaïque, qu'E. H. laisse de côté, il est peu question de mendiants (une allusion chez Tyrtée, fgt 10, 4 West ; trois mentions chez Théognis, I 278, 922, 926, et cinq dans les fables ésoques). La mention, pourtant, de la jalousie du mendiant envers le mendiant, évoquée dans la parénèse d'Hésiode à son frère Persès mériterait une exégèse (*Travaux* 26).

Dans l'*Œdipe à Colone* (chapitre II), Œdipe se désigne lui-même comme mendiant (v. 444 et 1335) : s'inspirant d'une analyse de P. Vidal-Naquet, E. H. décèle une dimension politique « dans le statut de ce personnage qui a tout perdu » (pp. 63 sq). Condamné à l'errance, Œdipe se trouve neutralisé, fixé aux frontières de la cité : Thésée et les vieillards du chœur lui ménagent à Colone « un lieu sans lieu, un interstice pour le moins ambigu aux confins de l'espace civique » (p. 79).

Dans les *Acharniens* d'Aristophane (chapitre III), Dicéopolis emprunte au Télèphe tragique d'Euripide les oripeaux du mendiant pour plaider son choix d'une sécession pacifiste. Il porte en lui une ambiguïté qui tient à « la représentation du mendiant dans l'espace civique athénien », Aristophane faisant allégoriquement du mendiant « le représentant de l'Athènes démocratique » (p. 85) et l'héritier des mendiants de jadis, Ulysse, Iros, Télèphe etc. : « par sa bouche parle la misère » (p. 97).